

**Centre Hâ 32 \* - Cycle 1998/1999**

**« Les conflits : comprendre, résoudre ? »**

**La fonction du conflit dans les faits religieux**

**Par Jean Lambert,  
Anthropologue**

**Conférence et débat  
du 21 janvier 1999**

# La fonction du conflit dans les faits religieux

par Jean Lambert

La question que vous m'avez posée sur le conflit dans les faits religieux, je l'ai saisie parce qu'il m'a semblé, depuis que je travaille sur les monothéismes méditerranéens, qu'effectivement ils vivent du conflit, ils vivent de leurs conflits - comme peut-être tous les faits religieux - ou du moins on peut penser que le conflit est constitutif du fait religieux.

## ***I - La guerre du dieu tutélaire***

En tout cas, en Méditerranée, la guerre du dieu est une structure littéraire très ancienne, pas seulement sémitique. Ce fait que lorsqu'un roi ou un chef est menacé par des ennemis, il va faire une grande invocation à son dieu tutélaire, qu'il s'agisse de Pharaon, de la Syrie babylonienne ou des Sémites proprement dits. On a ce module dans des champs culturels assez variés.

Alors le dieu va intervenir, et par une série de grêles de pierre, de flèches..., qu'importe ce que dit le texte, bref de miracles, sans combattre véritablement, les ennemis vont être mis en déroute et une paix soudaine va s'installer. Donc une structure très ancienne dans les textes religieux du Proche Orient ancien.

### **1. Des dieux, des peuples, des héros qui se battent**

Cette idée de guerre, j'élargis tout de suite la notion de conflit à sa forme violente, est aussi une structure fréquente dans les textes religieux indo-européens, c'est à dire dans les traditions religieuses qui vont de l'Inde jusqu'en Islande, de la Méditerranée jusqu'en Scandinavie, et qui rassemblent d'un point de vue linguistique, mais culturel aussi, la plupart des pays d'Europe (à part la Turquie, la Hongrie et le Pays basque, qui n'ont pas de structure indo-européenne au moins du point de vue linguistique).

Là aussi, j'y reviendrai, les grandes traditions religieuses de l'Inde, de l'Allemagne, de la Scandinavie, de la Grèce, de Rome, mettent toujours en scène, non seulement des dieux qui se battent, mais aussi des peuples qui se battent, des héros qui se battent, avec, au terme, on a l'impression, un objectif qui est quand même la paix sociale entre les différentes composantes de la société, afin de parvenir à une situation plus durable.

Donc le conflit, et sa forme violente, la guerre, c'est quelque chose qui est connecté au fait religieux, c'est certain.

### **2. Une mise en forme des conflits**

Je précise tout de suite que ma position sur le conflit proprement dit n'est pas du tout une position moraliste. Je crois que le conflit est bon, nécessaire, nécessaire pour être dépassé peut-être aussi. Rien de plus grave, on le sait dans beaucoup de champs disciplinaires des sciences humaines, qu'un conflit qui ne sortirait pas, qui ne pourrait pas s'exprimer.

Le problème, c'est comment un conflit peut-il se mettre en forme, trouver sa mise en forme, trouver l'espace pour se théâtraliser, se dramatiser, bref se jouer, se construire, pour ensuite, éventuellement, être déconstruit. Il me semble que les espaces littéraires, les textes, sont des lieux où les conflits vont être mis en forme.

### 3. Un germe d'exclusion

Maintenant, je disais, le conflit me paraît une caractéristique spécifique des monothéismes. Ils vivent de leurs conflits, se nourrissent de leurs conflits. Dans le fond, on pourrait dire que cela est issu directement de la notion même de dieu unique. Le dieu unique, ce n'est pas le fait qu'il soit un, c'est le fait qu'il soit exclusif.

Un monothéisme se caractérise, en tout cas après le second Isaïe, par l'idée que ce n'est pas l'unicité du dieu qui est sa définition, c'est l'exclusivité de ce dieu, à l'exclusion de tous les autres, et donc il y a dans cette affirmation même un germe d'exclusion, de conflit, avec les voisins bien sûr.

### 4. Conflit externe et conflit interne

Alors, j'essaierai d'analyser et de dire rapidement comment je vois la situation du conflit. Je distinguerai en fait deux types de conflit : un conflit interne et un conflit externe. Le conflit externe entre les monothéismes, le fait que les monothéismes se battent, me paraît comme une de leurs propriétés. Les trois qui nous intéressent principalement se battent entre eux et, je crois, vivent de ce combat, donc du conflit externe.

J'essaierai d'analyser un autre type de conflit, interne à chacun d'eux, d'une toute autre nature, un conflit de type spirituel, entre ce que j'appellerai leur dimension idéologique ou religieuse – je prie de m'excuser du vocabulaire ceux d'entre vous qui tenez à ce mot, mais je ne tiens pas au mot « religieux » que je considère comme équivalent à « idéologique » – et leur aspect que j'appelle prophétique ou spirituel, qui est tout à fait autre chose.

Autrement dit, je voudrais essayer d'expliquer qu'en tant que religions, nos monothéismes se battent, ils n'ont fait à peu près que ça depuis l'origine. En tant que prophétisme, ils se déconstruisent comme religion, et là, ils devraient se rapprocher.

Je vais m'expliquer de façon un peu plus claire.

### 5. Dépasser le point de vue chronologique

Si on prend les trois monothéismes méditerranéens d'un point de vue chronologique, ils se battent, comme d'habitude. Le premier dit, je suis le fondateur, le Judaïsme. Le troisième dit, je suis la clôture, le sceau de la prophétie, l'Islam. Le premier dit, je suis l'origine du monothéisme, de l'idée même de monothéisme. Le dernier dit, quant à moi, j'ai le dernier mot, d'une certaine façon, et je vais clôturer la vérité.

Et le second, au milieu, est un peu embarrassé. Il reconnaît son antécédent, le Christianisme reconnaît le Judaïsme. D'une certaine façon, il s'en dit issu. Mais il ne reconnaît pas bien, ou pas du tout, son successeur, ou celui qui le suit, l'Islam. En tout cas il a de gros problèmes avec cela, aujourd'hui plus que jamais. Au mieux, il l'identifie comme, on dirait, un judaïsme « rebouilli ». Cette expression est empruntée à Mazarin, qui disait du jansénisme que c'est un calvinisme rebouilli.

Certains considèrent un peu, sans le dire ouvertement, que l'Islam, c'est du Judaïsme rebouilli, une religion du dieu unique, à la manière, un peu dure, de l'ancien testament. On ne comprend pas très bien ce que ça vient faire après le Christianisme, la (soi-disant) religion de douceur, et ainsi de suite.

Et donc, si on les prend chronologiquement, forcément, c'est le premier qui est le meilleur, le dernier le meilleur, et celui qui est au milieu dit : mais dans le fond, c'est quand même moi le meilleur, vous n'avez rien compris aux deux extrêmes.

J'ai l'air d'ironiser, mais je crois que la seule manière de prendre les monothéismes, un peu neuve et audacieuse peut-être, qui vous paraîtra étrange, c'est de les prendre synchroniquement, c'est à dire comme s'ils étaient simultanés, et d'essayer d'analyser comment ils sont construits, et de voir à ce moment là ce que cela peut donner.

Alors pour essayer de mettre un peu entre parenthèses leur succession historique, le fait qu'ils soient séparés par six siècles à peu près, on pourrait faire remarquer une première chose.

## 6. Le contact d'une idéologie indo-européenne

Pour le Tanakh, la bible juive, on s'accorde maintenant à peu près pour dire qu'elle a été mise par écrit dans sa rédaction tardive, ou plutôt finale, aux alentours du 6<sup>ème</sup> ou 5<sup>ème</sup> siècle avant Jésus-Christ, guère avant le 4<sup>ème</sup> avant Jésus-Christ, enfin au moment où, justement, pendant ou après l'exil, c'est la Perse achéménide qui domine le Proche Orient, la Perse, c'est ça dire une idéologie de type indo-européen, assez étrangère à celle des Sémites.

Au moment où le Christianisme est mis par écrit, à la fin du 1<sup>er</sup> siècle, entre la fin du 1<sup>er</sup> siècle et le début du 2<sup>ème</sup> siècle, on est en pleine période hellénistique et romaine, encore une domination indo-européenne du point de vue politique et culturel.

Au moment où l'Islam est mis par écrit - là dessus la tradition musulmane classique ne serait pas d'accord mais on commence à s'accorder aujourd'hui pour dire que la mise par écrit du Coran comme livre demande plus d'un siècle après la mort de Mohammed et on peut la situer au plus tôt aux alentours de 686 et au-delà (750) – à ce moment, bien sûr, la Perse sassanide a été vaincue militairement par les armées musulmanes et cependant son aura culturelle et religieuse est encore très forte.

Et voilà encore, lors de la mise par écrit du Coran, une influence indo-européenne très forte. C'est un peu cela qui m'a amené à me demander s'il y avait un rapport entre les structures religieuses indo-européennes, qui sont si fortes dans nos traditions culturelles, et les structures religieuses sémitiques, celles qui sont proprement à l'origine de nos traditions monothéistes.

C'est une question un petit peu étrange parce que nous avons hérité du siècle dernier l'idée que, au point de vue linguistique, les langues sémitiques et les langues indo-européennes sont deux conglomérats complètement disjoints.

Aujourd'hui, ce n'est pas tout à fait le cas dans la recherche, on revisite cette scission, héritée de Renan et des autres, selon laquelle il y a un ensemble des langues sémitiques et un ensemble de langues indo-européennes et qu'ils ne communiquent pas, que ce ne sont pas les mêmes.

## 7. David et Bethsabée

De cela nous avons déduit que les ensembles culturels et religieux des Sémites et des Indo-européens n'étaient pas du tout en intersection. Or, non seulement les Indo-européens, dès la moitié du 2<sup>ème</sup> millénaire, envahissent le Proche Orient, mais ils vont durablement s'y installer et, par principes interposés, commander Canaan, même lorsque Canaan est encore sous la férule de l'Égypte, et longtemps.

Vous savez que David va envoyer monsieur Uri au front pour épouser Bethsabée. Et Uri, c'est un général hittite, c'est à dire indo-européen, et donc Bethsabée est bien possiblement hittite, et donc Salomon, le fils, est sémito-indo-européen. Voilà une belle intersection.

Des intersections comme cela, il y en a beaucoup plus qu'on ne le croyait. On ne les a pas bien vues, on a cru, sous l'influence du 19<sup>ème</sup> siècle, que l'on devait référer aux Sémites le phénomène religieux du monothéisme, en négligeant complètement tout le poids culturel indo-européen alentour, et qui traverse les textes fréquemment.

## 8. Sukanyia et Suzanne

Mon point de départ a été ma surprise, après avoir travaillé le Maharabata, cette épopée indienne, strictement indo-européenne, qui est l'un des grands textes religieux de l'Inde, de trouver une légende dans un des livres de cette épopée, celle de la princesse Sukanyia.

Celle-ci a un différend avec son époux, qui est un vieux monsieur, et qui n'est pas très content. Bref deux jeunes, deux personnages, qui sont en fait des dieux, vont intervenir. Ils vont proposer à l'époux d'être rajeuni. Il prend conseil de sa femme et celle-ci lui dit : mais oui, vas-y, profite-en.

Alors les deux dieux en question, qui sont des jumeaux, prennent le vieil époux, le transportent dans un lac, dont il ressort, mais tout à fait semblable à eux, beau et jeune. En fait le récit avait dit avant que ces deux dieux, ces deux personnages, s'étaient épris de la belle Sukanyia.

Et voilà pourquoi ils avaient un problème aussi avec son époux. Alors ils rajeunissent l'époux, mais en lui donnant tout à fait la même apparence qu'eux, et ensuite ils demandent à la belle de choisir entre les trois ; elle choisit, par intuition bien sûr, son époux, bref l'affaire se termine bien.

Mais finalement, un grand dieu va quand même intervenir, les jumeaux aussi. Ces deux dieux, devront couper en deux un monstre suscité par Indra.

Bref je n'entre pas dans le détail de ce texte, mais si on le regarde de près, il est tout à fait voisin d'un texte mal connu de la Bible parce qu'il n'est pas dans la bible hébraïque, je veux dire Daniel XIII, l'histoire de Suzanne au bain et des deux anciens, bien connue dans les traditions littéraires, picturales, légendaires, moins connue dans la culture protestante parce qu'elle n'est pas dans la bible hébraïque et considérée comme apocryphe, parce que le texte que nous avons est un texte grec.

On dit l'original hébreu perdu, je crois qu'il n'a jamais existé parce que ce texte a toujours été en langue indo-européenne à l'origine, parce qu'en fait, si on le regarde de près, c'est une légende tout à fait homologue à ce chapitre du livre III du Mahabata.

C'était un premier indice où on peut trouver dans un texte biblique, certes mineur et écrit non pas en hébreu mais en grec, une intersection forte entre les traditions religieuses indiennes et les traditions sémitiques.

## **II - Une structure religieuse stable**

Alors ensuite, en allant chercher plus loin, je me suis posé cette question : est-ce qu'on ne trouverait pas un rapport étroit entre la structure du religieux tel qu'il fonctionne chez les Indo-européens et les monothéismes ?

Je vais dire un mot de cette structure religieuse des indo-européens puis vous allez déduire vous-même ce qui en découle pour les monothéismes.

Chez les Indo-européens - c'est Georges Dumézil qui a montré ceci, ce grand savant français qui est mort en 1986 et qui a consacré toute sa vie à l'étude des religions de l'Inde, de l'Islande, de la Norvège, des pays germaniques, des épopées saxonnes, de la Grèce, de Rome, etc. - le système religieux est stable et toujours constitué de l'organisation de trois fonctions qui peuvent être représentées par trois figures, trois ou plusieurs d'ailleurs.

### **1. Trois fonctions hiérarchisées**

La première fonction, au sommet, car les trois fonctions sont hiérarchisées, gère l'ordre cosmique, avec un grand dieu, généralement souverain, terrible, vengeur, justicier, créateur, imprévisible, qui a une espèce de doublet, une autre figure (deux figures au niveau de la première fonction, c'est déjà tout de suite un peu plus compliqué), qui est son équipollent, nous dit Dumézil, et qui est plus proche des hommes, le dieu des contrats, des liens, de la justice, des lois, bienfaisant pour les hommes.

Donc, au 1<sup>er</sup> niveau, deux figures, qu'on appelle chez les Indiens Varuna et Mitra. Varuna, le dieu créateur, justicier, etc. Puis Mitra, le dieu du contrat, du lien, plus proche des hommes. Donc, au premier niveau, Jupiter, Jupiter biface, Jupiter - Janus chez les Latins. Les noms des dieux n'importent pas, ce qui importe, c'est la fonction et puis son rapport avec les autres fonctions.

Au niveau subalterne, au 2<sup>ème</sup> niveau, un dieu plus jeune, un guerrier, un maître des violences, un maître de la mort, un maître du combat et du sacrifice, qui va connaître une série d'aventures ; un héros, qui, cette fois-ci, représente une ville, et qui va commettre des actions excessives comme chez les Curiaces, les Horaces et les Curiaces.

Ce héros va commettre des exploits répréhensibles. Au terme de ces exploits, il est arrêté, il va passer en jugement, il est condamné, à mort généralement, puis, généralement, sa peine est commuée en un autre genre de peine. Et parfois il meurt, et il renaît, comme Indra en Inde. Il devient désormais une espèce d'éducateur des jeunes générations, un modèle pour les générations futures.

Donc au 1<sup>er</sup> niveau, une figure de dieu créateur, qui représente l'ordre, la loi, l'ordre cosmique et la loi humaine. Au 2<sup>ème</sup> niveau, un jeune guerrier, Mars chez les Latins, et qui connaît une épopée ou une saga, une geste, pour parler comme les médiévistes, qui tourne mal et puis qui tourne bien.

Et puis au 3<sup>ème</sup> niveau, un panthéon plus composite, généralement représenté par une Dame et deux jumeaux, une déesse et deux dieux subalternes. Une Dame, une figure de fécondité, de beauté, de santé, de richesse, une figure trifonctionnelle, active sur les trois niveaux. Elle peut être l'épouse, au 1<sup>er</sup> niveau, la sœur, au 2<sup>ème</sup> niveau, etc. Et puis deux demi dieux, des jumeaux, une paire de jumeaux, qui sont « aspectualisés », l'un tourné vers la 2<sup>ème</sup> fonction, l'autre plutôt tourné vers la 1<sup>ère</sup> et la 3<sup>ème</sup> fonction.

## 2. Trois fonctions en conflit

En fait le modèle est plus compliqué qu'il n'y paraît. Le système de Dumézil, ce n'est pas seulement trois fonctions qui correspondraient à trois dieux. Ces dieux peuvent être déjà deux au 1<sup>er</sup> niveau, un au 2<sup>ème</sup>, puis trois au 3<sup>ème</sup>, cela fait trois et un quatre et deux six. Donc ces trois fonctions, on peut déjà les ventiler en cinq figures ou en six figures. Ce n'est pas le nombre de dieux qui compte, ce qui est stable, c'est que dans les religions indiennes, scandinaves, islandaises, etc., on peut toujours assigner le même rapport entre les trois niveaux fonctionnels en disant bien qu'ils gèrent chacun un champ différent.

Le 3<sup>ème</sup> niveau, plus composite, gère la fécondité, la sexualité, la santé, la richesse. Il gère le multiple. C'est Quirinus chez les Latins. Pas Vénus, mais Vénus en fait partie aussi. C'est Quirinus – Co-Viri – les hommes assemblés en curies.

En gros, donc, le 3<sup>ème</sup> niveau gère le multiple, le 2<sup>ème</sup> niveau gère les violences et la mort, le 1<sup>er</sup> niveau gère l'ordre et la loi, et ces relations stables forment système.

Ces sociétés considèrent que pour qu'une société soit viable, il faut qu'elle unisse pacifiquement ces trois niveaux, ces trois choses, et donc toutes leurs sagas, toutes leurs épopées, toutes leurs mythologies vont raconter comment ces trois entités se battent d'abord, sont d'abord en conflit, puis, à travers ce conflit, vont forger leur paix.

Et les récits latins, les récits grecs - c'est un peu moins vrai des grecs - les récits indiens, etc., vont mettre en scène des dieux, si on a affaire à des mythologies, des héros, si on a affaire à des épopées, des peuples, si on a affaire à des romans. Quel soit le genre littéraire et l'époque considérée, ils vont mettre en scène des figures qui décrivent sous cette apparence comment la société s'est analysée et a pensé constituer son unité.

## 3. Une bonne sociologie

Dans le fond, cette théologie, cette mythologie théologique, c'est une bonne sociologie. Ces populations font de la sociologie à travers la mythologie - au fond c'est peut-être ça la mythologie - analysent ce qu'elles sont et ce qu'elles voudraient être, et comment y parvenir.

Donc, je répète, ce sont les titres que Dumézil a donnés, c'est Jupiter, Mars, Quirinus, chez les Latins, et on pourrait montrer que ce n'est pas seulement vrai pour les Indo-européens.

Déjà chez les Egyptiens, Râ, Athor et Isis, cela marche assez bien. Or les Egyptiens ne sont ni Indo-européens ni Sémites. Et chez les Sémites, cela marche encore assez bien dans certains cas. Prenez les Cananéens ou prenez les Ougaritiques : El, le grand dieu, Baâl, le jeune dieu guerrier et Ashéra, la déesse de fécondité ; cela marche, c'est une structure trifonctionnelle assez formelle, et les Cananéens, à partir du 2<sup>ème</sup> millénaire avant Jésus Christ, sont effectivement trifonctionnels.

Donc, déjà, on s'aperçoit que cette structure est présente au Proche Orient, elle est peut-être la trace du

passage des Indo-européens. En tout cas elle a laissé une influence sur l'organisation d'un certain nombre de panthéons anciens, antiques, pas seulement indo-européens mais également sémites.

#### 4. Unifier du multiple

Alors maintenant, si on regarde d'un peu plus près les traditions textuelles des monothéismes en présence desquels on se trouve, il devient assez étonnant, premièrement, que sur la question autour de laquelle tourne la 3<sup>ème</sup> fonction - comment s'unifier pour former un peuple, qu'est-ce que former un peuple, qu'est-ce qu'unifier du multiple, qu'est-ce que l'émergence du multiple - il y a aussi des légendes, pour mettre en scène, principalement, une Dame et des jumeaux, une Dame et des figures de jumeaux.

Le chapitre de Daniel XIII que j'évoquais tout à l'heure est typiquement une légende de 3<sup>ème</sup> fonction, qui met en scène une belle princesse, Suzanne, ce n'est quand même pas très loin de Sukanyia en sanscrit, avec les deux anciens qui lui demandent de s'unir à elle, ce que dit le grec, et non pas, comme le dit la traduction de la Tob, « couche avec nous ».

Le grec dit exactement « forme avec nous une seule gens, une seule famille ». Et ces légendes de 3<sup>ème</sup> fonction, en voilà une par exemple, qui est tardive, 2<sup>ème</sup> siècle avant Jésus Christ, avec ce texte de Daniel, on en trouve beaucoup dans la Bible.

Autrement dit, si on regarde de près le Tanakh, on s'aperçoit, d'une part, que sa question centrale est : comment constituer l'unité d'un peuple, qu'est-ce que former un peuple unifié, qu'est-ce que l'émergence d'un peuple unifié, devant Dieu, bien sûr, mais qu'est-ce que l'émergence de ce peuple unique.

#### 5. Le roman de Joseph

Deuxièmement, on constate qu'à des moments très précis de la constitution de cette réflexion, ce texte emprunte pour ses récits narratifs - présentés comme de l'histoire, mais qui ne sont pas de l'histoire mais de la légende, la plupart du temps, ou de l'histoire revisitée par la légende - des formes narratives tout à fait conformes, homologues, aux structures des récits indo-européens de 3<sup>ème</sup> fonction.

J'en donne un exemple rapide. Tout le récit du roman de Joseph, Genèse 37-50, probablement très tardif, 4<sup>ème</sup> siècle avant J-C, et même peut-être plus tardif dans certains aspects, met en scène un héros, Joseph, qui - je passe sur un certain nombre de péripéties, importantes pourtant - va se trouver à un moment devoir affronter une curieuse configuration égyptienne.

Il est vendu à un personnage, Potiphar, ce qui veut dire le chef des gardes, le guerrier de Pharaon, et il est l'objet d'une séduction insistante de madame Potiphar, dont on n'a pas le nom. Une Dame, une scène de séduction, tout à fait semblable à bien des égards à celle de Suzanne au bain, inversée certes.

Et voilà qu'il ne cède pas, alors Pharaon, 3<sup>ème</sup> personnage dont on n'a pas le nom, le jette au trou. Attendez ! Pharaon, Potiphar, Dame Potiphar, je commence à comprendre. Joseph est en train d'affronter la triade idéologique. Alors forcément, comme dans les récits indo-européens canoniques, je vais trouver quelque part les deux jumeaux, toujours cités après la Dame dans les textes.

Je regarde un peu plus loin, et dans le cul de basse fosse où on a jeté Joseph il va interpréter les songes de deux dignitaires, ce n'est pas tout à fait des grands, c'est des demi grands, le Panetier et l'Échanson, les deux jumeaux.

#### L'intendant devient vizir

Ce texte essaye d'écrire l'émergence du monothéisme comme figure unique, avec Joseph qui va réussir à surmonter la triade - ou la pintade - indo-européenne, en partant du plus bas niveau, le 3<sup>ème</sup> niveau. Lui, il est de 3<sup>ème</sup> fonction, il est intendant. Et chaque fois qu'il est intendant, il gagne, il marche mieux. Finalement il va devenir vizir de Pharaon, c'est à dire son superintendant, et dans la fonction de fécondité, de richesse, de ministre des finances, il va encore mieux fonctionner que Pharaon, finalement il va dominer Pharaon.

Autrement dit, il va grimper, il va surmonter toute la triade et il va faire mieux avec une seule figure - le texte dit en fait mieux qu'avec cinq - et on l'emporte mieux si on part de la 3<sup>ème</sup> fonction.

C'est à dire qu'au moyen d'une structure narrative empruntée aux indo-européens, le texte essaye de décrire ce qui est en train de se faire, comment le monothéisme l'emporte sur le polythéisme ; dans le fond c'est une manière de faire mieux que les religions voisines, avec un seul dieu plutôt que cinq ou trois, c'est plus économique et on gagne mieux.

On n'est encore que dans l'idéologie religieuse, Joseph ne fait que prendre le pouvoir sur Pharaon. Le texte le dit. Il va asservir toute l'Égypte et la réduire à sa merci. C'est une entreprise impérialiste incroyable, ce qui se passe à la fin, dans le roman de Joseph.

Il n'est pas sûr qu'il soit tout à fait le grand prophète que l'on révère. Le texte le dit d'ailleurs, parce qu'il dit à un endroit (45,8), dans une description quasi trifonctionnelle, qui il est. Il a été envoyé pour être le père (1), le seigneur (2), le gouverneur (3) de ses frères, et partant, de l'Égypte.

### Un prophète muet

Le personnage qui m'intéresse beaucoup plus dans le roman de Joseph, et, entre parenthèses, celui qui m'apparaît, lui, comme la figure prophétique proprement dite, c'est le muet, c'est Benyamin, c'est lui tout l'enjeu du texte, c'est lui qui est la figure spirituelle, mais il ne dit rien. C'est lui, si on veut chercher un prophète, lui, le double cadet de Joseph.

Autrement dit, le texte met en scène, non pas une seule figure, mais deux. Il met en scène une figure de type idéologique pour qui, dans le fond, le monothéisme, ça n'est jamais que l'emporter sur le polythéisme par d'autres moyens, pour faire du polythéisme à l'économie.

Et puis le texte met en même temps en scène un autre personnage, muet pour l'instant, qui laisse entendre que ce n'était pas cela qu'il fallait faire, mais peut-être autre chose.

## 6. Une construction indo-européenne

Et donc, si on regardait de plus près, on pourrait montrer que l'ensemble de la bible juive construit la notion de peuple juif au moyen d'une logique très précise et complexe de son organisation, par étapes, et toujours en faisant référence, d'une certaine façon, à la construction indo-européenne.

Déjà, la notion de Tanakh en donne l'idée : Thora, Nebiim, Ketoubim. Je ne peux pas entrer dans le détail, mais enfin il y a une structure ternaire du texte. On pourrait montrer dans quelle mesure cette structure ternaire renvoie aussi à une manière de construction indo-européenne.

Et puis, à l'intérieur même, on pourrait montrer comment Abraham, Isaac et Jacob forment trois figures au 1<sup>er</sup> niveau et comment Saül, David et Salomon forment trois figures au 2<sup>ème</sup> niveau, dominées par le guerrier David. Et ensuite, c'est plus compliqué, parce que là, on a plutôt affaire aux Écrits divers, et c'est plus pour la métaphore que l'on peut continuer à en montrer l'organisation.

Mais juste un mot, pour finir, sur la façon dont le Pentateuque, Genèse plus particulièrement, est traversé, scandé d'une manière constante, sur laquelle il faudrait quand même donner des explications, par la figure de la Dame et des jumeaux.

À chaque fois, vous avez une figure féminine, qui met au monde un couple, enfin deux figures masculines, ou qui est en lien avec deux figures masculines, et cette réitération, cette scansion Dame - Jumeaux, dans tout le récit des patriarches depuis Ève, Caïn et Abel, etc., est extrêmement étrange.

Comme si on avait effectivement une utilisation d'une structure narrative indo-européenne à des fins très précises.

D'une part pour faire émerger le monothéisme sémitique dans sa particularité.



### III - Et une contestation prophétique

Et puis, d'autre part, alors c'est là que les choses se compliquent un peu, en même temps que ce texte décrit le monothéisme comme du polythéisme transformé, pour refaire du religieux un peu semblable par d'autres moyens, c'est à dire de l'idéologie politique, dans le même temps ce texte est brèché, contesté, de façon continuée, insistante, à différents niveaux et principalement à trois niveaux, par une contestation prophétique.

Au 1<sup>er</sup> niveau, celui du Pentateuque, c'est bien sûr l'Exode et la figure de Moïse. Un tout autre type de récit, qui a l'air de dire : mais ce qu'il fallait faire, ce n'était pas cela, ce n'était pas de refaire de la trifonctionnalité, ce n'était pas de refaire de la hiérarchie des pouvoirs de cette manière là, c'était de « sortir », en unifiant ce ramassis de populations hétérogènes sous la figure d'une unique allégeance au dieu unique, pour aller constituer un autre type de solidarité, faite de justice et de compassion.

Au niveau des livres royaux, la contestation prophétique va prendre encore plus de virulence et de diversité, de complexité d'ailleurs. Et là encore, des récits prophétiques nombreux vont en quelque sorte contester que ce qu'il fallait faire, c'était un royaume avec un territoire, le 2<sup>ème</sup> niveau, construire un royaume et un territoire.

Le 1<sup>er</sup> niveau essaye de construire un peuple, et la contestation de Moïse dit oui, mais ce n'était pas un peuple ethnique qu'il fallait faire, c'était une espèce de peuple éthique, sous la loi spirituelle du dieu unique.

Le 2<sup>ème</sup> niveau dit : on fait un territoire et une monarchie. Et la contestation prophétique dit : ce n'est pas cela qu'il fallait faire, c'est là encore une dimension universelle de fraternité.

Et au 3<sup>ème</sup> niveau, on cherche le contestataire, il n'est plus nommé, il est attendu, c'est « celui qui doit venir ». Il n'est plus directement désigné. Le Livre reste ouvert...

Donc, on pourrait montrer qu'il y a une construction curieuse au moyen de laquelle le Judaïsme se formant prend position par rapport au système religieux indo-européen.

D'ailleurs les mots eux mêmes en portent la trace : il s'agit d'abord des Hébreux, puis d'Israël - le combattant de El - et puis ensuite du Judaïsme. Et au niveau de Dieu, il s'agit de El (Shadaï), et puis de Yahoo (ce qui est un cri de guerre), qui est à l'origine un dieu de la guerre, et ensuite de l'innommé ou de l'innommable, c'est à dire celui qu'on ne peut plus nommer.

Et au niveau de la contestation prophétique, elle est nommée Moïse, dans un 1<sup>er</sup> temps, le prophète, dans un 2<sup>ème</sup> temps, et le messie attendu, dans un 3<sup>ème</sup> temps.

Tout se passe comme si le monothéisme s'était d'abord construit comme une transformation du polythéisme, tandis que, dans le même temps, une invention proprement sémitique, je crois, avait consisté à contester cette réforme religieuse, pour dire : mais attendez, s'il s'agit simplement de continuer de faire du religieux ou de l'idéologie politico-religieuse avec simplement moins de dieux, ce n'est pas cela que nous visons.

Ce que nous visons, c'est un type de justice, de compassion telle que, par exemple, le Psaume 82 l'exprimera, en disant que le prophète, c'est celui qui prend en considération, pour la justice, le plus petit, le plus pauvre, le plus démuné, etc. Et qui se dresse dans l'assemblée en disant : c'est lui qui doit avoir justice, et à côté de lui, tous les faux rois tomberont.

Trouve-t-on alors, au niveau du Christianisme, une construction un peu comparable ?

#### 1. Un monothéisme de 2<sup>ème</sup> fonction

Tout se passe comme si effectivement, celui qui est attendu, ce messie attendu qui n'est pas nommé dans le 3<sup>ème</sup> niveau de la bible juive, Jésus le Nazaréen, venait combler cette attente, et à ce moment là on pourrait dire que le système des monothéismes dérive sur la 2<sup>ème</sup> fonction et commence à faire système.

Au niveau du Judaïsme comme monothéisme de 3<sup>ème</sup> fonction, à certains égards, le monothéisme est brèché, contesté, par un prophétisme sémitique spécifique.

Au niveau du Christianisme, on va avoir affaire à un monothéisme de 2<sup>ème</sup> fonction. Cette fois-ci, le peuple n'est plus le héros, c'est un personnage, un jeune héros, qui traverse comme une fulgurance brève quelques années de sa vie, qui commet des actions excessives, et qui, comme le héros indo-européen, commet trois péchés.

## 2. Les trois péchés

Les récits sur ce héros, dans les quatre évangiles synoptiques, que l'on peut diviser en gros en trois parties, les miracles, la passion, la résurrection - je parle des récits, je ne parle pas des discours - correspondent dans le fond à la saga des guerriers indo-européens.

Ce héros va commettre dans la 1<sup>ère</sup> partie des actions complètement excessives, mais ce ne sont pas des péchés. Le héros indo-européen commet des péchés. Au niveau de la 3<sup>ème</sup> fonction, il viole ou il vole. Au niveau de la 2<sup>ème</sup> fonction, il tue excessivement. Au niveau de la 1<sup>ère</sup> fonction, il blasphème ou il trahit.

Ici, Jésus, au niveau de la 3<sup>ème</sup> fonction, on pourrait dire au niveau du 1<sup>er</sup> péché, commet des excès, mais seulement des actions bonnes, ce qu'on appelle les miracles, des excès dans la bonté. Il nourrit, il guérit, il panse les blessures, il ressuscite, etc.

Au niveau du 2<sup>ème</sup> péché, il ne tue pas, il se laisse tuer. Et donc on est en droit de dire, si le texte a quelques réminiscences des traditions indo-européennes, qu'il met en scène un guerrier complètement paradoxal, un guerrier non violent. Autrement dit, il prend la même structure de récit, il la retourne comme un doigt de gant, complètement, en faisant que ce héros, en quelque sorte, dans la façon dont c'est construit dans le récit, obéit à la structure, mais en la retournant complètement.

Il commet des excès, oui, mais positifs. Il devrait tuer mais il se laisse tuer.

Que va-t-il en être au 1<sup>er</sup> niveau ? Le héros indo-européen blasphème. Que va faire ce guerrier là ? Il blasphème effectivement. Là il commet le péché attendu par sa figure, il blasphème. Il est dit qu'il se dit Dieu, ou que les écrivains le disent fils de Dieu, de telle sorte que c'est pour ce blasphème qu'il est arrêté, passe en procès, condamné à mort et enfin ressuscité.

Je pourrais montrer comment un certain nombre de récits évangéliques sont encore plus précisément marqués de traces indo-européennes. Juste un exemple rapidement.

## 3. Un procès trifonctionnel

Au moment de son procès, par qui Jésus est-il jugé ? D'abord par le sanhédrin (les prêtres, 1<sup>er</sup> niveau), ensuite par Pilate (le Prince, 2<sup>ème</sup> niveau), enfin par le peuple (3<sup>ème</sup> niveau). Le procès de Jésus est strictement trifonctionnel.

Je ne sais pas ce qu'il en fut historiquement, ne me posez pas cette question, je travaille les textes. Les textes sont construits d'une manière qui ne laisse planer aucun doute sur la connaissance que les écrivains ont de la grammaire indo-européenne des récits.

Autrement dit ces écrivains sémitiques, qui en l'occurrence écrivent en grec, sont pénétrés non seulement des structures religieuses mais de l'organisation même des récits religieux voisins ou antécédents.

## 4. Une figure qui laisse un blanc

Et ils écrivent précisément en prenant position par rapport à ces idéologies religieuses pour mettre en évidence ici la figure très étrange d'un jeune héros, d'un guerrier, qui retourne la figure.

J'ai dit qu'il blasphème. Et ce blasphème, sa résurrection, équivalente à l'affirmation selon laquelle il est

Dieu, laisse donc, d'une certaine façon, une insuffisance à ce niveau là du système des monothéismes.

Et la place est prête pour que vienne une 3<sup>ème</sup> figure qui, à son tour, va en quelque sorte remplir le blanc laissé par cet excès. Et c'est là que, d'une certaine façon, le système des monothéismes dérive, avec l'Islam, sur le 1<sup>er</sup> niveau, sur la 1<sup>ère</sup> fonction.

## 5. Retour à la 1<sup>ère</sup> fonction

À ce niveau là on peut montrer, un peu plus rapidement peut-être, que le Coran et avec lui le Hadith, la Sunna, etc., mettent en scène une structuration religieuse très étrange qui correspond à la dualité de 1<sup>ère</sup> fonction.

Tout l'Islam est travaillé par la dualité, qui est peut être une marque de son voisinage avec la Perse sassanide et le zoroastrisme, qui est un dualisme.

Cette dualité est le fait que tous les récits sont construits sur un balancement.

Le balancement entre la période mecquoise et la période médinoise, séparées par « Hijra », l'Hégire, ou bien le balancement entre le Coran et le Hadith, le texte venu du ciel - le Coran venu de Dieu - puis le Hadith, le texte plus humain, plus proche des hommes - venu de Mohammed - qui est une législation plus humaine.

Ou bien le balancement entre chiïtes et sunnites, ces deux manières d'être musulman, qui ne sont pas numériquement identiques, mais intellectuellement équivalentes, aussi fortes l'une que l'autre, et séparées par la Fitna, la grande scission, qui a traversé l'histoire musulmane et qui la traverse encore aujourd'hui.

Ou bien le balancement entre ces deux figures centrales sur lesquelles repose tout le credo musulman, Allah et Mohammed, Dieu et son prophète.

## 6. Un mono prophétisme

C'est à dire que l'Islam est un mono-prophétisme, et pas seulement un monothéisme. Tandis qu'Allah, d'une certaine façon, fait penser à la première figure de la Souveraineté, pour le dire très vite, c'est le Dieu créateur, imprévisible, justicier, jaloux et vengeur, etc., pendant ce temps-là, Mohammed est la figure du chef proche des hommes, législateur souverain, souverain humain, etc., semblable à la deuxième figure de la Souveraineté.

Oui mais attention ! Les deux échangent leurs figures, d'une certaine façon leurs aspects. À d'autres moments, c'est Dieu qui est clément, miséricordieux, qui a le souci du petit, du faible, etc., et à ce moment-là c'est Mohammed qui est le chef de guerre, dur à l'action, vengeur, terrible, etc.

Donc toute la construction musulmane est très étrange à cet égard. Et elle met en écho Dieu et Mohammed comme s'ils étaient – à la manière de la 1<sup>ère</sup> fonction indo-européenne – des figures qui échangent leurs aspects. Et dans le même temps il y a, bien sûr, ce discours prophétique, de la même façon, qui conteste radicalement cette construction monothéiste, et cherche à en ouvrir l'interprétation.

Donc je conclus rapidement cette 1<sup>ère</sup> approche en disant ceci :

## 7. Continuation du polythéisme par d'autres moyens

Les monothéismes, en tant que religions, m'apparaissent comme des idéologies religieuses qui n'ont fait que transformer les polythéismes antécédents en continuant à faire du polythéisme par d'autres moyens, par des récits qui mettent en scène la construction d'un peuple, un guerrier sauveur et enfin un dieu souverain avec son prophète.

À cet égard, ils forment un système construit sur leur jeu de différences, ce qui permet peut-être de répondre à la question qu'on ne s'était peut-être jamais vraiment posée : pourquoi trois monothéismes et trois seulement ?

Il n'y a que trois monothéismes méditerranéens, il n'y a pas de 4<sup>ème</sup> monothéisme. Il y en a eu avant, il peut y en avoir d'autres après, mais là, nous sommes en présence, en Méditerranée, d'une structure saturée.

Ils forment système, parce qu'ils sont effectivement construits à partir d'une structure narrative, en écho, et en opposition aussi, bien sûr, à des structures narratives religieuses très précises qui renvoient à un système trifonctionnel.

#### ***IV - Une contestation prophétique permanente***

Mais dans le même temps, ils sont travaillés, traversés, bréchés, contestés en permanence, dans les écritures mêmes, par un autre discours qui n'est pas un discours religieux, qui n'est pas un discours monothéiste, qui est un discours prophétique, et qui ne cesse de dire : ce qu'il fallait construire, ce qu'il faut construire, entre les hommes, ce n'est pas cela, ce n'est pas une organisation hiérarchique des pouvoirs, avec trois dieux ou avec un seul dieu, cela revient au même, c'est de toutes façons l'écrasement des dominés par les dominants et des faibles par les forts.

Ce qu'il faut construire, c'est un autre type de solidarité, un autre type de fraternité, précisément guidé par la justice, qui demanderait beaucoup de développements, et la compassion.

##### **1. La justice et la compassion**

La justice seule ne suffit pas et la compassion seule ne suffit pas. Pour cela, il faut sortir, faire l'exode, faire la métanoïa, la conversion, traverser même la mort, dira le second monothéisme, ou plutôt le second prophétisme. Ou pour cela il faut faire « Hijra », faire l'Hégire, faire la sortie, l'émigration. Tous les trois contiennent un autre type de discours.

Autrement dit, nos textes monothéistes contiennent et mêlent deux discours. Un discours religieux, banal, qui consiste à décrire comment les pouvoirs peuvent s'organiser pour construire une société humaine politique ordinaire, et puis un discours prophétique, vraisemblablement d'origine tout à fait sémitique, celui-là, qui conteste le premier, en permanence, et qui dit : ce n'est pas ce type d'organisation religieuse qu'il fallait faire, c'est une tout autre chose, qui est encore devant nous.

Donc je conclus mon propos. En tant qu'ils sont des idéologies religieuses, entre eux, les monothéismes se battent, et sont en conflit, et durablement, et je crois qu'il ne peut en être autrement, chacun disant, j'ai le dieu exclusif, et voilà tout, et pour la fin des temps, c'est moi qui vais prendre l'espace entier de l'humanité.

En tant qu'ils sont des prophétismes, en interne, les trois monothéismes présentent un autre type de conflit. Donc, entre eux, il y a un conflit irrépressible, inexpugnable. Ils se battent et se battront toujours en tant que religions. À l'intérieur de chacun d'eux, il y a un autre conflit, de type spirituel, qui fait que chacun d'eux est contesté par sa propre veine prophétique.

Et là, nous avons, je crois, à nous poser très sérieusement la question de l'homologie, de la comparaison de ces trois veines prophétiques que nous pourrions appeler, ou que la tradition appelle, Moïse, Jésus, Mohammed. Non plus en tant que religion, mais en tant que contestation prophétique. Et là, on verrait que ces trois contestations prophétiques sont voisines et cependant différentes.

##### **2. Trois veines prophétiques**

Le prophétisme juif est plutôt éthique, il réfère à la dimension éthique de l'homme. Le prophétisme chrétien n'est plus un prophétisme puisque Jésus, pour les chrétiens, n'est pas un prophète. Il est théologique, si l'on veut. Au centre, là, il occupe une place très particulière en mettant l'insistance sur une traversée totale, c'est à dire la traversée de la mort.

Ce n'est pas seulement la traversée de la mer des joncs, ce n'est pas seulement la traversée de l'Hégire, c'est la traversée de la mort. C'est cela la figure centrale, le guerrier, ce guerrier là, non violent. Il traverse la mort, c'est encore plus insistant que les autres prophétismes, c'est pour cela que les chrétiens disent que ce

n'est pas un prophétisme.

Et le prophétisme musulman, la figure de Mohammed, est plus clairement politique, juridico-politique. Mais ce n'est pas parce qu'à ce niveau là les trois prophétismes ont des qualités particulières que nous devons pour autant négliger leur comparaison.

### 3. Une paix possible

Et je crois que si la paix est possible entre ces trois traditions religieuses, ce n'est pas en les considérant comme des religions, mais en les considérant comme des prophétismes, c'est à dire en re-méditant la formidable nouveauté qui, en chacun d'eux, venue de l'extérieur de leur écriture, s'est glissée d'une certaine façon à l'intérieur, et essaye de proposer un type d'humanité pacifiée en dehors de toutes les exclusions.

### **Débat avec l'assistance**

*Question : Cette structure de la pensée et de la sociologie est-elle vraiment spécifique au monde indo-européen, ou alors est-ce que l'on ne pourrait pas se dire, finalement, que c'est la structure générale de toute pensée humaine et de tout groupe ?*

Quand Dumézil a fait sa visite de courtoisie au président de la République, après son élection à l'Académie française, c'était François Mitterrand qui le recevait, et il a demandé : « Maître, expliquez-moi quels sont vos travaux ? » – comme s'il ne les connaissait pas – et là, Dumézil a commencé à expliquer, et alors, le président l'a interrompu : « mais, Maître, arrêtez, vous êtes en train de décrire mon gouvernement ... ».

Nous sommes Indo-européens, nous, tous les Européens, nous sommes, oui, par toutes nos fibres culturelles, intellectuelles, mythologiques, narratives – même la dialectique, pour moi, c'est une invention de type indo-européen – nous sommes construits sur cette idée de la triade, d'une certaine manière, de l'unité des trois, et de l'unité qui sortira du conflit.

Alors, vous me demandez, est-ce que c'est universel ? Dumézil a toujours résisté à cette idée. Il a dit : « peut-être, mais en tout cas il n'y a que chez les Indo-européens qu'il y a toujours eu un collège d'intellectuels ou de clercs qui a réfléchi sur cette organisation idéologique et qui l'a mise consciemment par écrit dans les récits. ».

Ailleurs, ce n'est pas le cas, sauf au Pérou et au Japon. Il y a peut-être un lien entre les deux, d'ailleurs, par la mer. Là, on a retrouvé aussi des constantes que Dumézil a acceptées, mais pour l'instant, il n'acceptait rien d'autre que cela.

Cela ne veut pas dire que dans l'ensemble des sociétés, on n'ait pas les trois problèmes de se gouverner, se défendre et se nourrir et produire, mais c'est trop général. Ce n'est pas pour autant qu'on a, dans ces autres sociétés, des récits toujours construits sur un modèle constant, qui va mettre en présence trois peuples, les riches, et puis les guerriers, et puis les sages et les juristes, avec des noms comme cela, ou bien trois héros, etc., de telle sorte que, toujours, à l'issue de la lutte entre ces trois instances, une paix soudaine va établir la prospérité pour le pays.

Donc ma réponse serait quand même : non, c'est spécifique aux Indo-européens. Cependant, pour l'ensemble des peuples qui ont été au contact des Indo-européens, il en est resté quelque chose. C'est le cas pour les peuples sémitiques du Proche Orient, il en est resté quelque chose.

Disons que la réflexion formelle de ces trois fonctions dans les mythes ou les théologies ou les idéologies, on ne la trouverait quand même que dans les récits indo-européens. Mais bien sûr, des panthéons trifonctionnels, il y en a chez les peuples sémitiques, mais pas très loin en dehors de la tradition indo-européenne.

Pour moi, je serai réservé quant à la généralité de ce modèle. Je crois que c'est méditerranéen et indo-européen, « indo-européen-méditerranéen ».

*Question : Vous avez parlé au 3<sup>ème</sup> niveau, si je reprends votre terminologie, d'un personnage féminin. Comment interprétez-vous la figure de la Vierge Marie à la lumière de l'explication que vous donnez de ces trois niveaux, et notamment du 3<sup>ème</sup>, où vous retrouvez toujours un 3<sup>ème</sup> personnage, un personnage féminin ?*

Je vous répondrai autrement, par le biais de la trinité. J'ai pendant longtemps résisté à l'idée que la théologie de la trinité peut être elle-même marquée par cette idéologie indo-européenne.

Pour ce qui est du Christianisme, si vous connaissez les saga de 2<sup>ème</sup> fonction, la geste du héros sauveur, la geste du guerrier sauveur, on a vraiment l'impression que les écrivains des évangiles ont cela sous le coude au moment où ils rédigent. C'est vraiment construit sur ce modèle là. Je ne sais pas ce qu'il en est dans l'histoire, mais le récit passe son temps à ruser finement avec une structure narrative qu'il connaît très bien.

Et donc, c'est un récit sémito-indo-européen. D'ailleurs, dans le Christianisme, pour nous, le problème est là tout entier : Jésus-Christ : « Josué », Dieu sauve, et « Christos », l'oint, l'onction. Josué, c'est de l'hébreu, Christos, c'est du grec. Tout notre problème, c'est le trait d'union. Le problème du Christianisme, c'est le trait d'union qu'il y a entre Jésus et Christ, c'est à dire entre le Sémite et l'Indo-européen. Ce que nous appelons le problème, aussi, de l'incarnation.

Mais si on regarde bien la construction de la théologie de la trinité, on doit quand même penser que, d'une certaine façon, c'est un mode de pensée qui s'est introduit aussi sous l'influence indo-européenne.

La trinité, c'est le Père, le Fils et l'Esprit. D'une certaine façon, cela n'a plus rien à voir avec des panthéons, ce sont des personnes, et non des figures, pas des fonctions. Et cependant cela a à voir, et cela n'a pas à voir. Il faudrait relire Saint Augustin (De trinitate).

Dans la tradition populaire, on voit bien que, très tôt, la trinité, c'est un grand dieu souverain, maître du monde, barbu dans les iconographies, un jeune dieu vigoureux, le guerrier qui traverse la mort, voyez en Turquie, voyez à Byzance, voyez à Constantinople ou en Syrie, on le dit, et tous les premiers siècles chrétiens en feront le guerrier qui traverse la mort. Les premières figures de l'iconographie, c'est un peu Orphée, mais ensuite, c'est quand même le guerrier qui traverse la mort, Jésus, le Christ, enfin Christ, plutôt.

Alors, effectivement, au 3<sup>ème</sup> niveau, on va réinvestir la figure féminine, et comme par hasard à Ephèse, là où se trouve la trace, justement, de Déméter et de la figure de fécondité, Artémis, etc., il y a vraiment de la figure de 3<sup>ème</sup> fonction.

À Ephèse où, dit-on, s'est écrit le 4<sup>ème</sup> évangile. À Ephèse où, dit-on, Marie et Marie-Magdeleine sont là ensemble autour de Jean, va être réactivée, en quelque sorte, la Théotokos, la Mère de Dieu, et on va, d'une certaine façon, amplifier la figure de Marie, à tel point que dans toute la religiosité populaire, effectivement, la trinité, ce sera : Dieu, Jésus, Marie.

Et on a là une retri-fonctionnalisation, contraire à la théologie, mais tout à fait réelle.

*Question : Et les jumeaux ?*

Quand il est question d'une figure de fécondité, qui va mettre au monde un fils, comme, par définition, une figure de fécondité, alors cela se passe dans la grotte, dit-on, et les texte raconte une histoire merveilleuse, vous la connaissez, qui se passe à Bethléem.

Et après que, au passage, dans le texte de liaison de Luc, si je ne m'abuse, on rappelle que, alors qu'il fut appelé à un recensement de la terre tout entière, vous entendez, de la terre tout entière, dit le texte, c'est complètement mythologique, cela, un recensement de la terre tout entière.

On me dit que c'est la terre habitée. Non, non, le texte dit, « de la terre tout entière », ne corrigez pas. « Tandis que Quirinius était gouverneur de Syrie ».

Quirinius ? Mais aucun historien ne le retrouve, ce Quirinius. On n'arrive pas, on a beau chercher, personne ne trouve Quirinius. Quirinius, tiens, « Co-Viri », les hommes rassemblés, la figure de 3<sup>ème</sup> fonction.

Au moment où l'évangile s'écrit, il commence par se mettre sous la référence de la 3<sup>ème</sup> fonction, avec sa fonction, c'est à dire le recensement de la terre tout entière. C'est la fonction de Quirinius. Et là on dit que l'histoire commence, une autre histoire commence. L'histoire de la 3<sup>ème</sup> fonction est terminée. On vous signale qu'une autre histoire commence. Le texte est là. Il le dit.

Puis le texte raconte cette histoire merveilleuse, et bien évidemment la crèche n'est pas la crèche, comme vous le savez. Mais la religion populaire va, là aussi, remythologiser le récit. Qu'est-ce qu'elle va faire dans tous les tableaux et dans toutes les crèches, avec les santons ?

À coté de l'enfant Jésus, qui va être visité par les rois mages - les rois mages, je vous laisse réfléchir à cette figure des mages venus d'Orient, qui sont trois, tiens, qui apportent trois coffrets, comme dans les légendes - alors, pour rendre cela plaisant pour les petits enfants, la religion populaire va mettre l'âne et le bœuf qui sont là, par derrière, et qui soufflent sur l'enfant.

L'âne et le bœuf ne sont pas dans le texte. Ils sont dans les textes apocryphes, me direz-vous. Certes, mais enfin ils ont été remis dans le texte. Voilà, les voilà les jumeaux.

Pourquoi ? Et bien parce que, des deux jumeaux, qui sont des demi dieux, qui demandent toujours à être reconnus par le dieux, mais qui n'y arrivent pas, l'un est en fait aspectualisé 2<sup>ème</sup> fonction, je vous l'avais dit, c'est à dire qu'en fait, son animal, c'est la cheval ou l'âne. L'âne est un animal royal, ne l'oubliez pas, dans la tradition sémitique c'est la monture du roi, donc en fait c'est largement l'équivalent d'un cheval, ce n'est pas la bête de trait

L'autre est en charge des bœufs, des bovins. Donc l'âne et le bœuf, c'est un déguisement très subtil des deux jumeaux. Au moment où on a mis en scène la Dame, forcément, il faut que les jumeaux soient quelque part, alors la mythologie populaire les réintroduit sans se tromper, aussitôt.

Le texte canonique ne le fait pas, preuve que lui, il sait aussi ce qu'il fallait faire et ne pas faire. Il veut écrire autre chose, c'est clair.

*Question : Mais alors, si on suit votre raisonnement, dans le fond, le prophétisme serait une forme de défense contre cette emprise idéologique de l'esprit indo-européen, pour en sortir, justement, puisque vous nous expliquez que l'on reconstruit, avec des débris idéologiques du passé, quelque chose qui est à peu près aussi opprimant, qui crée les mêmes problèmes.*

*Et ceux qui sont à la racine et qui se trouvent au cœur de ce dispositif aspiraient donc à autre chose, les prophètes veulent se débarrasser de cet héritage culturel qui les enferme. Est-ce cela, votre raisonnement, ou je force le trait ?*

Non, non, pas du tout [vous ne forcez pas le trait].

Pour définir le prophétisme, il y a peut-être deux moyens : un moyen descriptif et un moyen un peu plus structural.

Le moyen descriptif, ce serait par exemple de prendre l'un des psaumes les plus anciens, le 82, que je donne rapidement.

C'est l'un des plus anciens parce qu'il garde une trace de cette ancienneté, je lis, « Elohim, stèle dressée érigée dans le conseil de El, dans le sein des Elohim, Il juge ». « Dans le sein des Elohim », cela a échappé à la réforme de Josias, quand même ! Dieu qui est dans le sein des dieux, Dieu parmi les dieux, cela a échappé à la gomme ! Cela ne devrait pas être là. Donc c'est un psaume très ancien, qui porte une trace très archaïque.

« Dieu juge, Dieu stèle dressée, Elohim stèle dressée, érigée dans le conseil de El ». Le dieu souverain, donc le grand dieu, dans le conseil des Elohim, des dieux, il juge.

Et que dit-il ? Quel est le jugement de ce dieu là ? « Jusqu'à quand jugerez vous mal, la face des méchants relèverez vous ? » « Jugez », c'est un impératif, « Jugez pauvres et orphelins ».

Alors d'abord, une admonestation : « Jusqu'à quand jugerez vous mal ? » Vous jugez mal, messieurs, vous

jugez mal messieurs les rois, messieurs les... Vous jugez mal, vous relevez la face des méchants « Jusqu'à quand ? ». « Jugez pauvres et orphelins, indigents et nécessiteux, jugez ». Jugez, jugez, une pince sémitique, vous connaissez la structure, et entre les deux, toute la description de la pauvreté : pauvres, orphelins, indigents, nécessiteux.

« Délivrez pauvres et humiliés. De la main des mauvais, faites les échapper ». « Ils ne savent pas, ils ne comprennent pas » Qui ? « Ils sont dans les ténèbres, avancent dans le noir et le monde menace ruine » Qui ? Les dirigeants : « Moi je dis, vous êtes des Elohim, vous êtes des dieux, vous, fils du Très Haut » Vous les dirigeants. « Pourtant vous êtes Adam, vous êtes poussière, vous mourrez, comme des princes de la chair, vous tomberez. « Juge la terre, parce que c'est toi qui gouverne tous les peuples. Lève-toi. ».

Autrement dit, ce texte, si on l'analysait, montre qu'il y a deux mouvements : il y a un mouvement ascendant des dirigeants, et il y a un mouvement d'effondrement des humiliés. Et le prophète, c'est celui qui se dresse, mouvement ascendant, et qui va faire relever ce qui est humilié.

Et ce qui est très intéressant, c'est que pour relever, il n'est pas nécessaire d'abattre les dominants, ce n'est pas le but du texte. Le texte ne dit pas, il faut abattre les dominants pour que les humiliés soient dressés. Le texte dit : la fonction prophétique, c'est de relever les humiliés. Quant aux dominants, ils tomberont d'eux même, puisque ce n'est que de la poussière.

Voilà ce que dit le texte. Donc il a une philosophie politique très spécifique, qui est en fait une philosophie éthique, pas seulement politique pourrait-on dire.

Alors cela, c'est peut être le commencement de la fonction prophétique bien connue maintenant. Si on le rapporte aux trois monothéismes, en parallèle, je dirai volontiers que par trois fois, en Méditerranée, on a un geste qui est le suivant, qui est marqué de six éléments.

À un certain moment, du prophétisme se lève, et à un moment donné, il va s'appeler Moïse, Moshé. Du prophétisme se lève à un moment très précis, à un moment où, en Egypte, dit le texte, le Pharaon s'appelle Râ Messus, Ramsès, ou Tôt Messus, Tôtmsès, c'est à dire fils de Râ, ou né de Râ, issu de (Messus, Msès en égyptien, veut dire né de, issu de). Tôtmsès : issu de Tôt.

Et à ce moment là, se lève un prophète. Comment s'appelle-t-il ? Msès, Messus. Ce qui veut dire ? Né de, issu de. De qui ? De personne. Il n'y a pas de référent. Donc il est, dans son nom déjà, la contestation de la figure royale. Vous voyez, Moïse, dans son nom, conteste la figure royale, en égyptien ancien.

Et cette figure se lève et dit, par trois fois maintenant, je les prends ensemble : « Au nom du dieu de vos pères, au nom du dieu ancien, au nom de El », au nom du dieu de la figure, non pas monothéiste mais unique, ancienne, du Proche Orient.

On pourra revenir là dessus. De même que le suivant dira : au nom de « mon père ». Le nom change, mais c'est « au nom de »

Le suivant dira « au nom d'al Ilâh » (Ilâh est le nom du dieu ancien, Ilou en acadien, Ilâh en sémitique), au nom de Allah, c'est simplement l'article qui est devant, au nom du dieu unique.

Au nom du dieu le plus grand, une parole vous est adressée, 2<sup>ème</sup> geste. Le prophète convoque et rassemble au moyen de sa parole. Une parole est adressée à un ramassis de peuples, pas à un peuple, à un ramassis de gens, à des gens transethniques, à des laissés pour compte, à des indigents, à des abandonnés du développement social et économique de Canaan, aux abandonnés de la décrépitude de la tribu, en Arabie, aux laissés pour compte du développement impérial romain, etc.

Au nom de, au nom du dieu unique et ancien, une parole est adressée à un ramassis de peuples, transethnique, hors des castes constituées, non fixé dans son appartenance. Cette parole, elle, l'invite à sortir, à quitter, maintenant, dans l'histoire, par l'Exode, par la Conversion, par l'Hégire.

Donc on va raconter des déplacements dans l'espace, un Exode, des déplacements aussi de Christ, enfin



de Jésus, dans la Palestine, et puis l'Hégire.

Mais ces déplacements dans l'espace miment, bien sûr, des déplacements dans la pensée, dans l'idéologie, le déplacement obligé dans la conversion, ou dans la rupture avec l'idéologie antécédente, invitant à sortir de cette idéologie oppressive, de cette organisation des trois fonctions, c'est à dire des pouvoirs, des violences et des richesses, vers une utopie qui va s'appeler un lieu de bonheur, une Terre Promise, le Royaume des Cieux, la Communauté Musulmane, pour édifier une solidarité nouvelle, tout à fait nouvelle, dont les traits constants sont la justice et la compassion.

Et si vous les prenez formellement, ces trois prédications prophétiques (à des titres divers et prononcées par des acteurs divers dans les traditions) ont cette constance des six points que j'ai dressés rapidement, cette constance renvoie, elle aussi, à l'origine de cette prédication dans le Proche Orient ancien, marquée par le Psaume 82, ou d'autres, comme Amos, qui est un des plus anciens, et qui va se conjuguer trois fois de façon un peu différente. Là dessus, on peut insister sur les différences.

En tant que prophétismes, les traditions spirituelles dont je parle sont assez différentes, homologues mais assez différentes. En tant que religion, les trois monothéismes dont je parle paraissent différents. Pour moi ils sont tout à fait comparables et forment un système, bien verrouillé, bien organique, bien complet, comme si, en quelque sorte, le système religieux méditerranéen avait parcouru tranquillement les trois fonctions, à six siècles d'écart, à chaque fois.

Il y a des récits de Tite Live qui montrent comment le début de l'histoire de Rome est mis en scène par trois figures royales. Pendant longtemps on a cru qu'il y avait eu trois rois, les historiens le croyaient, et puis Dumézil a montré que non. Il y a trois figures fonctionnelles : Romulus et Numa, puis Tullus Hostilius, puis Ancus Martius, dont l'une est de 1<sup>ère</sup> fonction, l'autre de 2<sup>ème</sup> fonction, l'autre de 3<sup>ème</sup> fonction.

Autrement dit, au moment où Tite Live veut commencer à raconter l'histoire de Rome, il commence en disant : Rome est entrée dans l'histoire après ceci, que je vous raconte : l'aventure des trois rois, dont l'un était de 1<sup>ère</sup> fonction, l'autre de 2<sup>ème</sup> fonction, l'autre de 3<sup>ème</sup> fonction.

Tout se passe comme si les monothéismes avaient écrit l'histoire du monothéisme. Pour moi, le monothéisme fait système, il y a un monothéisme, par une histoire étagée qui parcourt d'abord la 3<sup>ème</sup> fonction, puis la 2<sup>ème</sup> fonction, puis la 1<sup>ère</sup> fonction.

C'est une construction qui n'est pas très étonnante. En revanche, effectivement, dans le même temps, on a l'impression que les gens qui écrivent cela ont une vigilance, je ne sais pas à quoi il faudrait la référer, au guetteur d'Ezéchiel, à celui qui brèche le mur, dans Ezéchiel 12.

Ils ont une vigilance extraordinaire et ils disent : on est en train d'écrire cela, mais attention, en même temps, on écrit autre chose, en même temps, on écrit pratiquement le contraire. Est-ce qu'ils veulent se prémunir ? Non, je crois qu'ils inventent quelque chose de tout à fait nouveau, mais d'inouï, d'inattendu, d'inouï, c'est à dire que l'on n'a pas encore entendu.

Autrement dit, on croit qu'ils ont écrit des religions. Pendant qu'ils donnent l'impression d'écrire des religions, ou que de la religion se réécrivait collectivement, à leur époque, s'écrivait en même temps, à travers leurs plumes, une autre musique, d'une autre visée, dont je crois qu'il est temps que nous sachions la dégager si nous voulons sortir des conflits que nous ne comprenons pas.

Tant que nous nous considérons comme de religions voisines, mais distinctes, séparées, etc., et que nous ne comprenons pas le système que forme le monothéisme, nous ne pouvons pas entrer en débat.

Et tant que nous ne comprenons pas comment, à l'intérieur de nos trois traditions, il y a trois prophétismes, certes différents, mais très comparables, alors nous ne pouvons pas véritablement entrer en synergie, pour le coup, par rapport à la contestation de types de sociétés.

Et nous continuerons de dire : « les musulmans, c'est des violents », lesquels nous disent : « mais vous, les chrétiens, vous êtes des croisés », tandis que les juifs disent : « mais attendez, n'oubliez pas Auschwitz ». Et

effectivement, chacun a raison, de ce point de vue là.

Évidemment, on attendait Moïse et le prophète, et c'est la Synagogue qui est venue. On attendait, comme dit Loisy, le royaume de Dieu, et ce sont les Églises qui sont venues. On attendait la Communauté, l'Oumma musulmane, et c'est le système politico-religieux de la Charia qui est venu.

C'est à dire que par trois fois, cela a raté. Cela me paraît clair.

*Question : Tout à l'heure, vous avez parlé d'incarnation. J'aimerais que vous puissiez nous dire comment vous voyez cela.*

Bon, cela peut tenir en deux mots, si je puis dire.

Je me suis demandé quelle était la place particulière du Christianisme parmi les trois monothéismes. Il occupe une place centrale qui est celle de la violence maximale, au centre du conflit.

Comme dans tout le système idéologique indo-européen, la 2<sup>ème</sup> fonction est la figure guerrière. Mais à ce niveau là, comment sépare-t-il l'Islam et le Judaïsme, et comment les fait-il tenir ensemble, d'une certaine façon ?

Alors, ce qui est très intéressant, c'est que ce héros, à la fois subit la mort, comme n'importe quel héros ou guerrier normal, et en même temps la subit de façon complètement non violente, dans une dérision totale de cette figure du guerrier non violent.

De telle sorte que ce n'est plus tellement la figure du guerrier qui me paraît importante dans la tradition chrétienne, que le rapport de cette figure là, de ce dieu, nommons le Jésus, avec la mort, le fait que le héros traverse la mort. Donc son combat, s'il y a combat, c'est celui-là, en tout cas la tradition le dit bien.

Et alors, c'est là que cela devient important, parce que d'une part, cela veut dire que le dieu qui est décrit, à ce niveau là, n'est plus un dieu impassible, mais c'est un dieu qui meurt.

Le Judaïsme, on pourrait dire, avait introduit la souffrance en Dieu. Ce qui est neuf, dans le fond, par rapport, au panthéon ancien. C'est Job, dont je soutiens qu'il est Jahvé, Dieu lui-même. Et si vous relisez le texte, c'est tout fait acceptable, cette herméneutique.

Le Judaïsme introduit en Dieu la souffrance. Le Christianisme fait plus fort, si je puis dire, il introduit, en Dieu, la mort. C'est d'une audace inouïe, en fait. Autrement dit, ce Dieu n'est plus impassible, cette figure la n'est plus impassible, non seulement elle souffre, mais elle meurt. Comment un dieu unique peut-il mourir ? Comment Dieu peut-il être atteint par la mort ? Bon, c'est cela, l'incarnation.

Alors maintenant, si vous voulez mon sentiment, le Christianisme, ici, est-il original ? Il décrit une opération où il est dit qu'il faut mourir, et ce n'est pas grave, on peut traverser la mort. Il appelle cela la résurrection. Et il nous dit aussi, la résurrection, ce n'est pas demain, ce n'est pas après la mort, c'est maintenant, c'est le baptême.

C'est à dire qu'il fait de la métanoïa - de la conversion- ou du baptême, et de la résurrection - c'est à dire la traversée de la mort - la même chose !

Comment allons nous comprendre cela ? Ou, comme dit Pascal : « Cette, est la vie éternelle ». Cette, celle-ci, est la vie éternelle. Il a osé écrire cela.

Disons, c'est une lecture minimale, - je ne suis qu'anthropologue, je ne suis pas théologien – que le Christianisme dit, très fortement, comment une religion doit mourir comme religion, comme idéologie, pour se mettre à vivre comme prophétisme.

Et c'est seulement si elle meurt comme idéologie et comme religion qu'elle peut commencer à vivre comme prophétisme, c'est à dire seulement si elle meurt comme temple, comme clergé, comme système de pouvoirs, comme système de violences, comme système d'organisation des richesses, de la dîme, que sais-je ?

Je ne dis pas que cela veut dire que l'on peut se passer d'institutions, Cela, c'est autre chose, mais c'est seulement si elle meurt de cette manière là qu'elle peut vivre comme prophétisme.

Alors, si c'est cela, une des lectures possibles de l'incarnation et de la résurrection, appliquée à la religion elle-même, à ce moment là, le Christianisme énonce son opération propre. En disant cela, il énonce, au cœur du système, ce que le système doit faire. En ce sens il est la vérité du système. C'est à dire qu'au cœur du système, il dit ce qu'une religion doit faire pour vivre comme spiritualité, ou comme prophétisme.

Autrement dit, le christianisme indique la voie que toute religion peut suivre, et donc, en un sens, toute tradition religieuse, judaïque ou musulmane, mais peut-être bouddhique, ou que sais-je ?

Lorsqu'elle meurt à elle-même comme idéologie ou comme religion, et se met à vivre comme prophétisme, toute tradition religieuse est « chrétienne », en un sens.

À une époque où le phénomène majeur est que le Christianisme redevient l'une des religions parmi les religions du monde, chose que j'ai essayé de dire dans un article que l'UNESCO m'a demandé, où en 40 pages il fallait raconter les religions du monde de 1917 à nos jours, cela va sortir, mais en 40 pages je vous assure que ce n'est pas facile, j'ai essayé de montrer cela, d'abord.

L'événement majeur de cette fin d'époque, comme on dit, mal, c'est que le Christianisme redevient l'une des religions du monde, dans le concert des religions du monde. Minoritaire, plus que minoritaire, ce dont à mon avis les chrétiens devraient se réjouir

Mais cet événement pose bien sûr à la mission et au prosélytisme des questions drastiques. Sauf si on se met à penser que l'opération que décrit le Christianisme - la mort d'une religion à elle-même, comme idéologie, pour sa résurrection comme prophétisme - à cela, toute tradition religieuse est invitée, et en un sens si elle l'opère, peut être alors sans le savoir ou en le sachant, cela je n'en sais rien, cette tradition remplit le « programme » chrétien.

Suis-je clair ? Voilà ce que je pense de l'incarnation.

*Question : Vous avez dit, monsieur, que les religions se nourrissent de leur conflit. Oui, je pense en effet que les religions se nourrissent de leurs conflits. Tout, me semble-t-il, résiderait dans l'entente que nous pourrions trouver, si nous la trouvions, sur la signification du mot religion. Cela ne semble pas si aisé.*

*Avant qu'il y ait, comme vous les avez appelés, trois monothéismes, il y avait des hommes qui avaient foi en l'existence d'un seul dieu. Et puis il y avait ceux que les juifs de cette époque appelaient les goyim, les étrangers, c'est à dire les non croyants, plus exactement, que nous appelons les païens aujourd'hui. Les uns et les autres se battaient les uns contre les autres, c'est vrai, mais ils se battaient aussi entre eux.*

*Se battre entre païens ne me semble pas dicté par leur religion. Se battre entre eux pour les juifs ne me semble pas dicté non plus par leur religion. Puis, plus tard, les religions se sont battu entre elles, c'est à dire les juifs et les musulmans, les musulmans et les chrétiens, ou à deux contre un, au gré des temps, cela pouvait changer de partenaire et d'adversaire.*

*Vous avez dit aussi que la synagogue avait raté son coup, en quelque sorte. Mais est-ce que c'est la synagogue qui a raté son coup ou bien est-ce l'intrusion de la synagogue, en tant qu'institution, qui a fait que le Judaïsme a raté son coup ? Et à la suite de la synagogue, les autres institutions ?*

*Je ne mets pas les institutions en cause, la question que je vous pose, Monsieur, est de savoir si, finalement, les hommes, appartenant ou n'appartenant pas à une religion, pourraient s'entendre s'il n'y avait pas des institutions qui les guident vers les conflits ?*

Je vous remercie. Effectivement, il faut que je corrige sur ce point. Ma pensée, c'est que l'on ne peut pas se passer d'institution, on ne peut pas se passer de médiation, on ne peut pas quitter l'histoire. Donc nous sommes condamnés à faire des institutions, y compris des institutions religieuses. Aucune société n'est d'ailleurs distraite du phénomène religieux, je ne le crois pas, et surtout pas celles qui s'en croient distraites.

Le phénomène religieux est vraisemblablement universel, même si on ne sait pas très bien ce que c'est. Il a

accompagné la vie des sociétés depuis le magdalénien, et même probablement bien avant. Nous sécrétons du religieux comme nous respirons, dans nos sociétés, dans le fond. Nous transformons dans l'histoire nos formes religieuses selon des mécanismes et des lois qu'il nous reste encore à découvrir, s'il y en a.

Le religieux se transforme, un peu, peut-être, comme les espèces vivantes se transforment, comme disait Darwin, au cours de l'évolution. De même les formes religieuses se transforment un peu les unes dans les autres, au cours de l'évolution, de l'histoire, et elles accompagnent la vie des sociétés. Et elles les accompagneront toujours.

Je ne pense pas que l'on puisse évacuer le religieux de la vie sociale. Ce qui m'intéresse, c'est que, à un moment donné, au Proche Orient et en Méditerranée, mais peut-être ailleurs, cela s'est passé peut-être dans d'autres traditions, américaines, indiennes ou chinoises, que je ne connais pas spécifiquement - je n'en suis pas spécialiste - mais là, pour la zone que je connais un peu, à un moment donné, s'est joué quelque chose de très important, qui s'est mêlé à une transformation majeure.

Tandis que sur le plan religieux, une transformation majeure se jouait, le passage d'un polythéisme à un monothéisme, et ce par trois fois dans la Méditerranée, sous trois formes différentes, mais tout à fait systématiques pour moi, au même moment, en a profité une veine qui propose autre chose, nous laissant entendre que, de toute façon, des synagogues, des églises ou des mosquées, vous en aurez toujours, des pouvoirs qui se reconstruisent, vous en aurez toujours, d'ailleurs les textes le disent, vous en aurez toujours.

Quand le prophétisme invite à sortir, ou à tourner le dos, ou propose un autre type de construction, je crois qu'il est très désabusé sur ce que fait le religieux, tellement désabusé qu'il dit que ce n'est pas la peine de passer du temps à le déconstruire. Tournez le dos. Parce que, de toutes façons, cela fonctionne, vous ne pouvez pas l'empêcher, mais il est très contestataire par rapport à ces constructions religieuses.

Alors, pour ce qui est de la tradition juive, c'est bien clair que l'effort pour se constituer en peuple, puis l'effort pour se constituer en territoire, avec un roi, tout ceci étant sous une forme légendaire dans l'écrit, puisque, à mon avis, la légende d'Israël n'entre véritablement dans l'histoire qu'avec la mort du roi Salomon.

C'est dire que, comme les trois rois de Rome dont je parlais tout à l'heure, qui marquent l'entrée de l'historiographie romaine, c'est à dire le commencement de l'histoire au sens positif du terme, l'histoire d'Israël est précédée de trois figures royales mythiques.

Je tiens que Shaul, Daoud et Shlomon - je les prononce comme cela, ce n'est pas par prétention, c'est parce que, en hébreu, Shaul, Daoud et Shlomon ne sont pas des noms propres, ce sont des fonctions - donc Shaul, Daoud et Shlomon, c'est très étrange, ce ne sont pas des noms de rois, ce sont des fonctions légendaires qui préfacent l'histoire.

Bien sûr, il y a de l'histoire, mais ce que raconte le texte n'est pas de l'histoire. Il s'appuie sur des germes d'histoire, et à partir de seulement 900 ou 800, on entre dans une historiographie relative, mais là, quand même, la contestation par les récits prophétiques est très forte. Ce n'est pas le royaume, ce n'est pas cela qu'il faut faire, ce n'est pas l'unification du territoire.

Et ensuite, l'autre type d'unification par le temple, par le livre, par la loi, laquelle est reportée ensuite en 1<sup>ère</sup> fonction, au commencement du texte, avec Moïse et Abraham, selon une logique propre, ce n'est pas non plus ce qu'il fallait faire, d'une certaine façon.

Et finalement le 3<sup>ème</sup> Judaïsme, le Judaïsme rabbinique, celui qui va se faire quand il n'y a plus de temple, donc c'est la manducation de la loi et son interprétation persistante dans la communauté familiale et collective, qui est l'enjeu essentiel. Le 3<sup>ème</sup> Judaïsme, lui aussi, d'une certaine manière, ré-institutionnalise, tout en essayant de continuer aussi la tradition.

Dans chacune de ces filières religieuses, on pourrait dire qu'il y a, de diverses manières, continuité de la trajectoire religieuse, et, de diverses manières aussi, éveil, résurrection, résurgence, insurrection de la tradition prophétique, multiple, nombreuse, variée, selon les époques.

François d'Assise est une figure extraordinaire de prophète. Il s'en est fallu d'un cheveu qu'il ne soit condamné comme hérétique, vous le savez. Et ainsi de suite. Il y a des figures, comme cela, qui se dressent. Luther, à certains égards, est une figure prophétique formidable.

Et aussi, en même temps, cela retombe, à chaque fois, dans l'institutionnalisation, et de nouvelles figures se dressent. Cela fonctionne plutôt comme cela, une religion : à source chaude et à source froide. Mais vous savez, c'est Bergson qui l'avait dit, en 1928, on l'a bien oublié : « Les deux sources de la morale et de la religion ». Dans le fond, ce que j'ai fait, à bien des égards, est très tributaire de Bergson, mais c'est là un autre problème.

*Question : Est-ce que vous pourriez dire deux mots sur un phénomène un peu plus récent qui est la montée des intégrismes dans ces trois religions, également une source de conflit majeur. Ou est-ce que ce n'est pas si récent que cela ? Est-ce que vous avez une vision là dessus ?*

D'abord je ne parlerai pas de retour du religieux, comme on le fait. Il n'y a pas de retour du religieux puisqu'il n'est jamais parti, et simplement, nous ne l'avions pas vu. Maintenant, il y a des transformations importantes du religieux, sous nos yeux.

Ces transformations sont en grande partie, peut-être, marquées par des circonstances économiques, sociales, historiques fortes qui réveillent une certaine pensée « apocalypticienne ». Laquelle va réveiller cette structure propre aux religions sémitiques ou méditerranéennes de l'imagination que se fait un petit groupe d'être le dernier des justes. Et donc, comme en situation coloniale ou impériale ou dominée, l'obligation pour lui de s'enfermer dans le ventre de Jonas ou dans la jarre ou dans l'arche de Noé, toutes ces métaphores bibliques, pour attendre que le déluge, que le mauvais moment passe.

Et alors, nous, la secte des rescapés, des restaurés, des fidèles, des « intègres », on ne touche à rien pendant ce temps là. On attend que passe l'orage, que passe la mauvaise période. Et alors, quand ce sera calmé, à l'extérieur, nous sortirons. Et là, d'un seul coup, 10 000, 100 000, des milliards vont se convertir. Ils verront que nous avons la vérité. C'est cela la structure apocalypticienne.

Et donc cela fait que le petit groupe se replie sur sa jarre, sur son texte. Cela s'est produit souvent dans le passé, dans l'histoire, les textes en portent témoignage à de multiples égards, par les métaphores qu'ils emploient. Et alors ils disent : « integer », en bas latin : ne touche pas.

Ne touche pas à mon texte, ne touche pas à ma loi, ne touche pas à ma religion, ne touche pas ! Avec tous les aspects culturels et connotés ensuite, concernant la vie sociale, la vie familiale, etc. Ne touche pas ! Pas touche !

Mais qu'est-ce qu'on ne touche pas, traditionnellement, dans les religions ? C'est le cadavre. Et donc, une religion qui dit « ne touche pas » est déjà morte. C'est une momie. Elle n'est plus à même, justement, de se mêler, de se risquer, d'entrer en conflit, en vrai conflit, c'est à dire en conflit productif. Elle se replie dans la pureté intacte, ce qui veut dire « ne touche pas » - « intacte », c'est le même mot que « intégriste » - dans la pureté intacte de sa définition originelle, comme si cela existait.

Alors que, je crois l'avoir suffisamment montré, toute tradition religieuse, culturelle, etc., est un métissage, et n'est riche, et productive, et fructueuse que du métissage, que du mélange, que du contact ou du fait que cela s'est « touché » dans l'histoire, que cela s'est mélangé. Et que « Jésus » « - » « Christ », cela s'est mélangé, Juifs et Indo-européens, forcément. Alors je crois que l'intégrisme, oui, c'est la mort du spirituel, et c'est, comment dire ? la névrose du religieux.

*Jean Lambert est philosophe de formation, actuellement enseignant-chercheur au Centre d'Études Interdisciplinaires des Faits Religieux, au sein de l'EHESS. Il enseigne également dans le cadre de l'IUFM de Versailles, ainsi que dans les universités de Bordeaux, Beyrouth, Fribourg et Tunis.*